L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN 28 OCTOBRE 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES
G. F. WEISSE N. DUFOUR.
J. DUVERGES. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI MATIN, 28 OCTOBRE 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir les abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On payera aux porteurs.

Vente à l'encan de ce jour.

Par H. Turpin.—Vin en barrique—vente politive à vendre de vie françaises, champagne, sardines, huile, macaroni de T. Bailly Blanchard & Co.

Par E. Roger & Co.—Grande vente de linge fait.

Par J. J. Spear—Lingé fait, vitrières et meubles.

Par Lewis, Conrad & Co.—un cheval et une charrette de nettoyement.

Une question simplifiée.

Nous avons reçu la dépêche télégraphique suivante complétement des nouvelles parvenues par le steamship *Pacific*, de la ligne de Nicaragua. Ces nouvelles, qui sont datées du 12 courant, sont déjà délorées et ont été complétées par l'arrivée du *Persia* entré, avant hier, à New York.

Parmi les résumés télégraphiques du *Pacific* nous trouvons, cependant, ce fait ci qui mérite d'être consigné :

La *Presse*, de Paris, publie en entier la correspondance échangée entre le Ministre des Etats Unis au Nicaragua et le ministre des Affaires Etrangères de cette dernière république, au sujet des conventions Belly. Le premier déclare que le traité ne sera réconnu en rien de ce qui porte atteinte aux droits des citoyens américains, et que la politique résultant du traité du mois de novembre dernier, sera maintenue. Le ministre nicaraguéen réplique en protestant de son désir d'entretenir des relations amicales avec les Etats Unis, mais en invoquant le principe en ce qui concerne la question de la route du transit, le traité avec la compagnie américaine n'ayant pas été exécuté dans ses dispositions essentielles. M. Belly, lui, s'appuie sur ses traités Clayton et Buwer, et sur une dépêche de lord Malmesbury à lui adressée.

Nous attendons le journal de Paris où figurent ces documens pour les apprécier dans leur ensemble, quoiqu'ils ne nous paraissent pas devoir contenir d'autres faits que les faits connus.

Pour nous, on sait que toute notre opposition, cette affaire, à l'entreprise Belly, consiste à avoir regretté que les gouvernements de la France, de l'Angleterre et de la Sardaigne aient été compromis dans un intérêt de spéculation privée, en même temps que nous insistons sur une question de bonne foi de la part du Nicaragua, évidemment alléchée par un prétendu protectorat imaginé dans l'espérance d'un financier habile en ces arrangements, auxquels le public se laisse prendre.

Ce que nous avons dit, c'était le caractère de M. de Belly, ce qui, à nos yeux, réduisait la question politique à une simple question d'affaire privée. Nous le nions encore, aujourd'hui, et avec d'autant plus de raison que, dans un journal tout dévoué aux entreprises industrielles de M. Mélaud de qui M. Belly était le mandataire, nous trouvons un article qui, à propos du traité avec le Nicaragua, en nous donne textuellement cette phrase :

"COMME UN SIMPLE PARTICULIER, SANS MISSION OFFICIELLE, AGISSANT DE SON AUTORITÉ PRIVÉE A RÉUSSI À RÉSOUDRE ACE."

C'était la réponse que nous avions; c'était l'aveu que nous désirions, tôt ou tard, voir sortir net, clair et précis de cette question. Il est sauvé, puisque M. Belly n'avait pas MISSION OFFICIELLE "pour engager ni la France, ni l'Angleterre, ni la Sardaine, et qu'il agissait de son AUTORITÉ PRIVÉE."

L'aveu est précieux pour nous, et il a d'autant plus de valeur qu'il se trouve dans un journal (*L'Indépendance Belge*) tout autant dévoué à M. Mélaud que l'est la *Presse* qui est sa propriété parfumeuse.

M. Belly dépouillé du prestige d'un caractère officiel, toute la partie politique de son traité perd de son importance; et l'affaire, comme nous l'avons plus haut, devient une affaire privée, elle ne conserve un côté sérieux qu'en ce que certaines réclamations des Etats Unis contre des gouvernements faisant partie de notre Union, violent des engagements antérieurs sous l'illusion d'un prétendu protectorat, et sans prendre la précaution bien simple de vérifier les titres de ceux qui venaient le solliciter.

Sauf plus amples renseignements, et dans l'état actuel de la question, il nous semble que c'est avec les Etats Unis, la France, l'Angleterre et la Sardaigne qui se sont mises hors de cause, et qu'il ne reste plus que M. Belly et le Nicaragua sur la lisse. La politique internationale européenne n'est pas en jeu.

Encore une fois, ce que nous avons regretté et ce que nous regrettons toujours, c'est que cet acte de trois puissances aient été aimé, mpromis sans nécessité. C'est le parti de la France, de l'Angleterre et de la Sardaigne dont nous avons pris la défense, en sauvegardant un intérêt particulier à l'intérêt commun de leur dignité politique. Qu'il nous ait permis d'ajouter également que nos regrettons de voir compromis le commerce de notre Louisiane, sous tous les rapports, et qu'il en résulte des frais, et de beaucoup de tant et nous voulions qu'excusent M. Félix Belly de nous avoir fait aventurer qui a mis à profit des circonstances.

Le Mexique.

Nous publions plus loin une correspondance qui nous arrive du Mexique. Le départ des frégates anglaises, qui y sont dit-elle, a mis un terme aux demandes pour les dépêches et mises en mouvement les mêmes jours, en temps voulu.

Mais notre correspondance entoure ces faits de considérations et y ajoute des détails qui ont d'autant plus d'intérêt pour nous qu'ils donnent une nouvelle opportunité, jusqu'ici dire, et en rêve intérêt.

Quand un pays est livré à de tels hommes, comme ceux dont notre correspondant rapporte les titres au rôle qui est usurpé, et devient le théâtre d'événemens pareils à ceux dont ces hommes sont les héros ou les instigateurs, on ne peut que prévoir, pour ces pays, des malheurs terribles, et un dénouement fatal.

Lire ci-dessus.

SOCIÉTÉ PORTUGAISE DE BIENFAISANCE.—La Société Portugaise de Bienfaisance nous prie de prévenir qui de droit que le 1er Novembre prochain, jour de la Toussaint, à 10 heures du matin, les membres de la Société se réuniront à la chapelle de la Rue du Camp et de Sainte Marie, afin de rendre à la Toussaint dans le Cimetière Catholique No 1, rue du Rosier. Une cérémonie religieuse aura lieu à 2 1/2 heures du soir dans la chapelle de la Société, et sera célébrée par le révérend Père Moret.

Nous ne doutons pas que cette charité de la Société ne trouve à espérer que cette quête de sera fructueuse.

SUCRERIES, BONBONS ET CHOCOLATS.—M. P. Maire N. 145 et 147 rue Conti, dont on sait la réputation pour ses sucreries, bonbons, chocolats à la crème et tous les fruits confits secs, nous a adressé un échantillon de ses nouvelles marchandises, que nous sommes en mesure de déclarer excellentes.

ELECTION EN LOUISIANE.—Le vote officiel menant pour la élection d'un juge à la Cour Suprême de la Louisiane, dans le district dont le dernier résultat suivants: Lanzi, 7011; Rey, 2512—majorité pour Lanzi: 4499 voix.

CANDIDAT A LA LEGISLATURE.—Le *Messager* annonce sa candidature de M. *Léonidas L. Arnaud*, à la place le représentant de la paroisse St Jacques, (La.) Cette place était occupée par M. H. Shepherd, qui a donné sa démission. L'élection doit avoir lieu le lundi, 8 novembre prochain.

UN SOURIER.—On écrit de Boston à la date du 20, que la barque *Isle of Cuba* allant de New York à Leandel, est entré à Boston le matin de ce jour. A la hauteur de St Michel, le capitaine Dobson, demanda à son équipage s'il consentait à se rendre à la côte d'Afrique pour y prendre un chargement d'esclaves. Sur le refus de l'équipage, le capitaine Dobson débarqua à St Michel. Le second, M. Turner, prit le commandement du navire, et se mania à Boston. Trois passagers qui également débarqué à St Michel dont deux partis pour les Antilles. La navire appartient à M. de la Fabrire de New York, et était parti de New York le 12 août. L'équipage est composé de matelots étrangers, danois et hollandais. La second, M. Turner, qui s'était refusé énergiquement à la proposition du capitaine Dobson, est de Charleston.

NOUVELLES DE LA VERA CRUZ.—Par le *H. E. Nearing*, capitaine Rogers, arrivé de Vera Cruz, nous avons reçu un exemplaire du *Progreso* du 22 courant. La seule nouvelle digne d'attention qu'il y trouve est un rapport du général Bancrarte, daté de Guadalajara et adressé au gouvernement de Zulloaga, au sujet de la défaite du général Casanova. La ville de Lagos avait été prise par les constitutionnistes de Zacatecas et du Nouvean Léon. Le siège de guerre des Etats Unis *Plymouth* et la barque *Wild Fire* étaient à Vera Cruz au départ du *Spearing*.

VIOLATION D'UNE PROMESSE DE MARIAGE.—Le jury, dit le *New York Tribune*, vient de condamner à $5000 de dommages intérêts un homme qui, après promesse de mariage, avait rompu son engagement, prétendant qu'il était déjà marié et ne pouvait, par conséquent, devenir bigame. En présence du fait réel de l'engagement contracté, et non subtant l'excuse très valablement invoquée, le jury a passé outre, et prononcé les dommages intérêts ci dessus rapportés.

BULLETIN DE LA SANTÉ DE M. IRWING.—L'état de l'illustre écrivain est très grave. A cause de son grand poids et de l'extrême faiblesse de son corps, on conserve peu d'espoir de le sauver. M. Irwing est à Barry, Iowa.

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

AUSTRALIE.—Par le steamship Persia on a reçu d'Australie du 26 courant. On avait exposé à Melbourne, un bloc d'or pesant 2,100 onces.

BANQUE.—Londres, samedi soir.—Aucune réduction dans le taux de l'escompte n'a été faite par les directeurs de la Banque d'Angleterre.

NOUVELLES DE LA CALIFORNIE.
ARRIVÉE DE LA MALLE PAR TERRE.

St Louis, 27 octobre.—La malle par terre de Californie est arrivée ici la nuit dernière, apportant des lettres de San Francisco du 1er octobre, mais pas de journaux.

COMBAT AVEC LES INDIENS.—Des avis de Los Angeles du 2 courant rapportent qu'un combat sérieux a eu lieu à Four Lakes, Orégon, le 1er septembre, entre les troupes des Etats-Unis commandées par le colonel Wright et cinq cents indiens. Ceux-ci ont été complétement mis en déroute, ont perdu 17 hommes et ont eu un grand nombre de blessés.

LEGISLATURE DE L'OREGON.—La législature récemment élue du territoire de l'Orégon s'est réunie à Salem le 13 septembre, mais après une courte session s'est ajournée, refusant de siéger jusqu'à ce que l'Orégon ait été admis comme Etat dans l'Union.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

New York, 26 octobre—Le bilan des banques de New-York pour la semaine dernière accuse une augmentation dans les emprunts de $657,000; un accroissement d'espèces de $175,000; une augmentation dans les dépôts de $1,579,000; une augmentation de $534,000 dans les dépôts non retirés, et une diminution de $11,000 dans la circulation.

Marché de New York, 26 octobre—La farine inerte en clôture $4 20 à $4 35—Ohio $4 27 à $5 35; Southern $5 à $5 35. Blé—Western blanc $1 12, le maïs fermètres haut, 65 à 66 cts pour le mélange; mess porc, eastern, $16 55 à 17; graisse lourde 10 à 10 1/2 cts.

Le Panama railroad est coté $123 50; le Pacific mail à $107.

MEMBRES DU CONGRÈS.—Delason Smith et F. F. Grover sont élus représentants au Congrès, pour l'Orégon.

INCENDIAIRES.—Plusieurs tentatives ont été faites pour incendier Portland, mais elles ont été déjouées.

MOUVEMENS DE WALKER.—Washington, 27 oct.—Les mouvements du général Walker commencent à préoccuper les esprits. On le représente comme avait beaucoup d'argent et beaucoup de monde; mais on pense qu'il sera repoussé du Nicaragua par les forces navales britanniques, qui se trouvent sur les côtes.

DEPART D'UN MINISTRE ANGLAIS.—New York, 27 octobre.—Le steamer anglais Valordus est parti aujourd'hui pour le Nicaragua, ayant à son bord sir Wm Gore Ouseley, ministre anglais au Nicaragua.

LE BLACK WARRIOR.—Ce steamer est parti aujourd'hui pour la Havane, avec près de $500,000 en espèces, consignées à la Vieille Orléans. Le consul Hodgson, allant à la Havane, est au nombre des passagers.

STEAMBOATS.—St Louis, 27 octobre.—Le D. G. Taylor, de Pass City, et le C. G. Tyler, arrivés de la Nouvelle Orléans. Le Mondamin, de E. D. Walsh et le J. C. Swon sont partis pour ce port.

UNE AUTRE ROUTE DE TRANSIT.—On a le projet d'établir une autre route de transit, à travers le Nicaragua, mais notre gouvernement ne paraît pas disposé à encourager cette entreprise, et veut au contraire protéger les droits de ceux qui ont déjà contracté avec le gouvernement du Nicaragua.

VOTE SUPPLÉMENTAIRE.—New-York, 26 octobre.—MM. Curtis A. Co., banquiers, ont fait pour une lettre somme. Grand tumulte de personnes se sont portées à leur maison de banque, et l'on a dû appeler la police. Les résidens se partie loires demoures. La police a été appelée sous les armes pour la protection des banquiers.

CHRONIQUE LOCALE.

FEUVRE JAUNE.—Le Bureau de Santé constate trente un décès causés par la fièvre jaune, dans les limites de la Nouvelle-Orléans, depuis les vingt-quatre heures expirées mardi, 26 du courant, à midi.

AVARIES.—Le wharf du chemin de fer Pontchartrain a été avarié, à la jonction pendant l'orage qui a occasionné un peu du jour.

Les chemins de fer qui ne peuvent arriver au débarcadère des bateaux. Il a fallu que quelques heures pour réparer les dégâts. Le wharf est en bon état maintenant.

GRAND JURY.—Le Grand Jury a trouvé un à poursuivre Daniel Sullivan, accusé d'avoir assassiné Richard Morrissey à bord du navire *Lallah Rookh*.

Il n'a pas trouvé lieu à poursuivre M. Carroll, accusé d'avoir tué sa femme à l'encouragement des rues Tchupitoulas et Julie.

ACCIDENT.—Hedrich Arthur, fils de Henry Morgan, est tombé hier dans la cale du navire *Wm Storer* et s'est gravement blessé au bras. On l'a transporté à l'Hôpital.

COUPS DE BAIONNETTE.—Un certain, accusé de port d'armes et d'avoir menacé de faire feu sur l'officier Kennedy, le 12 du courant, a été mis en cause par Tchupitoulas, et envoyé devant la Premiere Cour de District. Il a dû en outre fournir un cautionnement pour répondre de la plainte.

Mme Fassnacht, rue du Bassin, devra se présenter devant le même tribunal pour avoir maltraité son ménage à coups de bâton.

L'eau de Lewis vous guérira d'une coupe de tout point avoir assassiné Oliver Hoyle.

Carl Kogan, individu suspect et dangereux, a été mis à l'ombre pour deux mois à la maison de travail.

Charles Ogdrie, accusé d'avoir reçu des marchandises volées, a été envoyé devant la Cour de District, sur le cautionnement de mille piastres.

Alfred Partigho, le voleur, vient de comparaître devant le vice-recorder, le colonel de Armas. Morales, de la gazette *Tarde Bien Ihen*.

Un individu d'origine espagnole, accusé d'ivresse et de violence, a été mis en prison.

LE DRY DOCK DE LA HAVANE.—Un grand nombre de personnes se sont rendues hier à Gretna, pour assister au lancement du Dry Dock qui vient d'être construit par M. Alexander Morales, de la gazette *Tarde Bien Ihen*.

Le Dry Dock a été construit par M. J. P. Foloche de Gretna, ordre de MM. Salvador Samia, Pedro Pardo A Co. de la Havane. Il a 300 pieds de long, 70 pieds de large et un pied de hauteur de trente-sept pieds. Il a deux ponts, et peut contenir deux vaisseaux à la fois. Deux steamers arrivés de la Havane viennent quelques jours de port de cette dernière ville.

ENQUÊTES.—Le coroner a tenu, hier, une enquête, dans le district de Lafayette, sur le corps de James Grace, et fait de son ressort. Verdict: renversement du cerveau.

FEUVRE JAUNE A MOBILE.—Dans la journée du 25 on a constaté à Mobile 10 décès de fièvre jaune.

Correspondance particulière de l'Abeille.

NEW YORK, le 21 octobre 1858.

La Traviata—Les femmes rétablissent—Alexandre Dumas fils—Mesdames de Lagrange, Colson—La tournée Piccolomini—Florenza et Stefani.

La Traviata *Gangarella Traviata*, mais pas trop *non fud*. Voilà ce que répète depuis une semaine, en abondant ses amis, chaque citoyen de New-York qui tient plus ou moins à ne pas passer pour un homme de bois.

J'ai le quelque part qu'un sour, dans une petite réunion intime, Adolphe Adam improvisa tout un opéra sur un simple *soir*, original. Il était placé devant lui, sur le piano, quatrième page d'annonces, et dénonant ses mélodies le caractère particulier à chaque réclame, le refrain à les centres bouffe et bien que ce fut le premier et unique opéra qui firent souvent succéder au lou rire de sérieux applaudissements.

Pourquoi M. Verdi n'aurait pas fait comme Adolphe Adam? La quatrième page d'un journal quotidien qui le livret de sa bien-aimée, n'est préférable en rien à celle d'un *Dame aux Camélias*. Le livret de la *Traviata* n'est, en effet, qu'un galimatias incompréhensible.

Dès ces que l'on destine, la scène devrait se passer à Paris en pleine et nouvelle société. *La Dame aux Camélias* est le plus fort, et c'est sur cette ou a tant depuis tant de pièces, les *Filles de Marbre*, le *Demi-Monde* etc. C'est toujours la même marchandise détaillée sous une nouvelle étiquette, tantôt à satire, tantôt à satire.

Cette fois nous en sommes à l'orgie. Dans *La Dame aux Camélias*, c'est l'hérroïne qui s'appelle *Marguerite Gauthier*; dans la *Traviata* elle se nomme *Violetta Valery*. Marguerite ou Violetta a rencontré par hasard Georges Duval qui a trouvé préférez Alfredo de Germont, et comme Marion Delorme elle aspire à réhabiliter par l'amour et le sacrifice la femme perdue. Il faudrait survivre ce miracle est possible, et ce point obtenu, si le monde apprécie jamais de pécheresse convertie et pardon de mechantes du Christ à la Madeleine repentante. Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé!

Cependant les hommes ne sont pas justes. Dans toutes leurs satires contre les femmes ils ont coutume de se donner la part du lion avec une ironie complaisante. Ce ne sont point défendre les filles de marbre, mais j'affirme qu'il faudrait pourtant remonter à l'origine de leur dégradation. Quelque de femmes deviennent statues au contact décevant d'une séduction grossière! Si l'on pouvait fouiller au plus profond du cœur de plusieurs d'entre elles, on y sentirait encore un faible battement et l'on y hirait un drame plein d'angoisses. Qui a fait ce cœur de marbre? Ce n'est pas Dieu ce sont les hommes; ce n'est pas la nature, c'est la mauvaise éducation.

L'analyse nous a légué la magnifique fable de Pygmalion; Pourquoi ne fuser au véritable amour la puissance du statuaire Grec?

Mais si le mimale est dans l'ordre des choses possibles, il n'est pas admissible sur la seule autorité de M. Dumas fils, et l'auteur l'a si bien compris, que lorsque Germont, subjugué par l'abnégation de Violetta, consent enfin à son union avec son fils, il n'a rien trouvé de mieux, pour tirer le père et le fils de cette position singulièrement fausse, que la mort de son héroïne dont l'âme purifiée par le sacrifice remonte au ciel sa patrie.

Sur ce thème, M. Verdi a brodé une musique qui n'est point originale, mais où l'on rencontre cependant de belles choses, des chœurs superbes, de fraîches mélodies, et qui n'a d'autre défaut que le manque d'une instrumentation suffisamment caractérisée. Tout le succès de cet opéra tient au jeu et à la voix de l'actrice qui en remplit le rôle le plus important. Madame Gazzaniga nous avait surpris par son entrain passionné, Mademoiselle de Lagrange et Gassier nous avaient charmés par leur vocalisation, Madame Colson nous avait émus par sa poétique agonie et tous les trésors de son talent dramatique. Mais suivant M. Ulmas, le directeur de notre Académie de Musique, ces quatre prêtresses de l'art n'étaient que les prophètes chargés de prêcher la venue du Messie et de préparer son arrivée. Mlle Piccolomini était la *Traviata* incarnée; elle était à la fois la passion, la mélodie, la finesse et le sentiment; la nature et l'art, la chinteuse et la suppliante. "Ne nous parlez plus des prophètes, s'écriait, M. Ulman dans ses affiches, voici le Dieu!"

C'est sous l'impression de ces réclames que la foule s'est rendue hier à l'Académie de Musique pour la première représentation; depuis deux jours il n'y avait plus de billets à vendre au bureau, et bien des loges de dix dollars avaient été revendues à quatre fois leur valeur. La recette a été magnifique; et jamais la salle d'*Irve* *Jaire* dans ses solitées les plus splendides n'avait vu un aussi grand concours d'auditeurs. Je constate d'abord que la mise en scène a été l'objet d'un soin tout particulier et que l'orchestre est complet et marche avec ensemble, deux détails fort négligés depuis quelque temps par MM. Maretzek et Strakosch.

Le lecteur impatient me demande si Mlle Piccolomini a tenu les promesses du directeur, si elle a été rappelée, couverte de fleurs, et si à sa sortie on a dételé les chevaux de sa voiture pour la traîner en triomphe. Oui, elle a été rappelée avec enthousiasme; oui, elle a reçu une avalanche, un bombardement, une grêle de bouquets; non les Américains ne se sont pas attelés à son char et jeté à regagné son hôtel en flammes comme en simple mortelle, et enfin elle a aussi bien chanté que joué. Cependant j'y a une certaine lésitation dans le public; il attendait du merveilleux, du surnaturel, de l'impossible, et il n'a vu qu'une jolie femme, artiste et cantatrice comme ses devancières, tirant de cette musique ingrate et de ses positions scéniques, bizarres, tout le parti que peut lui inspirer son double talent. Il s'est trouvé satisfait, mais il lui semblait qu'il avait droit à autre chose, oubliant que la distance qui sépare Mademoiselle Gassier, Lagrange et Colson de Mlle Piccolomini n'est déjà pas si grande qu'elle puisse s'apprécier à première vue et frapper instinctivement le profane vulgaire.

Ce succès qui grandira n'incessamment à mesure que les représentations vont se succéder—toutes les places sont déjà retenues pour deux jours—a d'autant plus d'importance que Mlle Piccolomini a été faiblement et maladroitement secondée. M. Fiorenza, le basse chantante, est un chanteur plein d'art et de goût, mais dont la voix semble s'arrêter dans le gosier et se produire difficilement. Quant à M. Steffani le tenor, il bouche de son timbre d'airain. Ses partisans et amis, Romains pour la plupart et démagogues aux bras nus en majorité, lui ont si souvent répété qu'il avait plus d'étendue et de chaleur que Brignoli son rival, qu'il s'imagine en pouvoir jamais mettre trop d'ardeur et de feu dans ses gestes et d'éclat dans ses voix. Il en est arrivé à chanter la romance comme un hymne de bataille et à se démener comme un diable d'articulé au milieu d'un rectatif. Ce n'est pas précisément sa faute, mais celle de ses maladroits admirateurs, s'il ne sépare plus qu'à force applaudir la brusquerie de ses mouvements et la robuste puissance de ses poumons.

Ce soir, *La Traviata* avec Mme Colson; demain *La Traviata* avec Mlle Piccolomini; ainsi de suite. C'est un régime musical un peu monotone, car on se lasse de tout même des choses les meilleures.

XXX

Le Mexique.
Correspondance particulière de l'ABEILLE.

Il est un vieux proverbe qui assure que le mal connaît au bien, et que, *a quelque chose malheur est bon*. Ce proverbe radote: ah Mexique le mal ne s'arrête pas à mi-chemin; il aboutit au pire, et le pire à l'inévitable. A l'heure où je vous écris, nous sommes dans la chaos de désordres et de folies qui décrivent toute prévision et ne permet plus aucune espérance. Ce pas-même n'est pas un parti pris; il n'est pas en moi, vous le reconnaîtrez dans les faits eux mêmes que j'ai à vous raconter.

Vous avez sans doute appris qu'après l'occupation de San Luis par Zuazua, le gouvernement de Zuloaga, revenu de sa terreur paniques, avait pu enfin s'en appuyer aux mesures extrêmes et d'opposer à l'invasion fédéraliste un ministère absolutiste et ultra-clérical.—Ainsi fut fait. M. Javier Miranda, le plus turbulent et le plus haineux de tous les membres du clergé mexicain, et un certain Juan Rojas, qui s'était fait remarquer en sens que par l'auffare de sa sortie et l'arrêté de sa haine contre les réformes, se chargèrent de constituer un nouveau cabinet et de compléter le conseil d'état. Il fallait tout au moins à ces generals de l'argent, des troupes et un général. L'argent ne refusait en a force quelques patriotes à prêter au trésor, grâce aux contributions violentes, aux exactions, à l'incarcération des capitalistes, à la fabrication de quatre millions de piastres de monnaies vendus au 4 pour cent. Les soldats faisant la sourde oreille à l'appel de Zuloaga, des commissions de sbires se sont mises en campagne et ont racolé de vive force tout ce qui, dans les tripodes masculins, ouvriers, leperos, léperos, léperos. Les choses en sont venues au point que les ateliers se trouvant vides étaient bras pour tenir la besogne au courant. On a jeté sur ces malheureux quelques mécharts uniformes, et le bonnétère a cru mettre sur pied une armée respectable.

Quant au général, il était tout trouvé; il s'offrait, il s'imposait avec un nom, un ramon, qui n'est fait battre à Carrolos et écharper à Alemuque, qui a le premier enseignalé cette triste guerre civile par des funérailles de vengeance après son décès de Mexico, qui a entraîné la tristesse Bretagne en mettant le sac au dos et le fusil de soldat mercenaire au service du Mexique, qui a vendu aux anglais, M. Miramon a été jugé seul digne de commander cette troupe, et l'expédition a commencé.

Volontiers, qui s'opposait sur soit lui avait développées lignes jusques sur eux, rois de Quetaro. A l'approche de Miramon, ces lieutenants se sont repliés jusque au delà de San Barlolo, d'où, après un conseil avant, ils ont levé le camp, et, laissant Zuazua, disparu une heure nuit (le 8) et laissant, passagèrement à son ennemi. Le 12, M. Miramon a est parti, sans coup d'un à San Luis. Il y a trouvé les fortifications rasées, les ponts cbé disparus, les vivres épuisés, et ailleurs ce qu'il est, l'en armée est dans une pour cure d'où ne peut sortir sans se pour harcelée et dépouiller sous tous les ponts. En effet, d'après les nouvelles reçues dans la journée d'hier, Zuazua est revenu occuper le défilé de San Barlolo qui s'abaisse rapidement sur la route de San Luis et s'appuie à deux ravins entre lesquels il a retranché, et, carpés et raidés à gravir le tiens chasseur d'indiens, une fois ce poste occupé, a lancé une brigade sur Querretar. L'ordre de manœuvre, Miramon qui a pris sur Soucr de s'appuyer sur Mexico et a fait entrer d'un le seule fournire tout son monde à San Luis, se trouve complétement tourné coupé.

En face de lui, à 12 lieues, Vidaurri ferme les défiles de Roxor deux autres chiesas sont occupées les routes de la droite et de droite; de façon que sans être un grand tacticien on peut manquer de reconnaître que la position de Miramon est gravement compromise. Cependant, l'absurde a sur de les chances de succès qu'on ne peut rien contester sur l'issue de cette campagne. Toutes les probabilités font prévoir un nouvel et terrible désastre pour le gouvernement.

A Guanajuato, ville de 41 mille habitants, les fédéralistes ont détruit la garnison Zuloagaiste et fusillé les principaux officiers.

A Iguala, 1200 hommes d'Alvarez viennent de tout mettre à feu et à sang. Les *juntas* ont égorgé, dit on, tous les Espagnols et, dans le premier moment de fureur sauvage, quelques uns ont taillé dans les cadavres des lambeaux de chair encore palpitants dont ils se sont fait des épaulettes.

Ces nouvelles sont toutes récentes; elles ont été reçues à Mexico dans ces dernières 48 heures.

Partout des représailles cruelles et des vengeances inouies. La République fourmille de bandes armées qui ravagent la campagne et gaspillent plus encore qu'elles ne détruisent. Dans la vallée même, sept à huit cents guerrilleras rôdent autour de la capitale et tiennent la garnison en échec. On calcule que, en ce moment, les fédéralistes ont 50,000 hommes sous les armes et Zuloaga 15,000 à peine. Jamais, depuis la guerre de l'indépendance, la réprobation nationale ne s'était manifestée d'une manière plus violente et plus unanime. Quelque chose de terrible se prépare que puisse remporter ce gouvernement, il est condamné à périr sous le mépris et la colère du pays tout entier. Il est à bout de ressources et d'expédients, et, dans sa juste colère, il veut de se retirer la seule chance qui lui restait de percevoir quelques pesos. Depuis il y a huit jours, la seule pension de toute communication avec le port rebelle de Veracruz. Les charroits, les diligences, les voyageurs, tout a été pillé, quelques sont arrêtés à Cordova. Cette mesure a exaspéré tout le monde, car elle atteint moralement ce que la guerre civile elle même respecte souvent: la liberté du commerce et du transit.—C'est à ce point que cette idiotie vient de mettre comme et quand Dieu voudra.

On murmure, on conspire; il y a quelques jours, la police de la capitale a saisi des armes et un des fils du complot; mais le mécontentement déborde et je ne crois pas de prédire qu'avant huit jours, un soulèvement éclatera à Mexico.

Voulez-vous avoir une idée du mépris où est tombé ce misérable Zuloaga? tenez voici un fait significatif.—L'autre jour, 16 décembre, anniversaire de l'indépendance mexicaine, le président se rendit avec tous ses ministres, et à la tête de 2,000 hommes, à l'immense pour assister à la cérémonie d'usage et entendre un sot discours. Il venait de s'asseoir sous le dais préparé pour le recevoir; son état major l'entourait. Le grand-vicaire prononçait ridiculeusement sur les bons tours de carte que la fortune, aidée de la trahison, amène, sur le grand tapis vert de la politique, lorsque tout à coup un lépero crasseux lend la foule galonnée, lève le bras et lance sur ce président de carton un jet de cartes dont les feuillets retombèrent en pluie bigarrée sur ses genoux et son chapeau à plumes. C'était toute sa biographie qu'on lui jetait au visage. A Napoléon les bombes fulminantes et les Orsinis; au Zuloaga un paquet de cartes et un lepero.—Le tyrannicide a toujours des formules adaptées à la trempe des personnages qu'il cherche à détruire. Ce coup de cartes a mieux tué l'homme que la balle ou le couteau; ses ministres, ses complices même ne peuvent plus le regarder sans rire.

On assure qu'il va démissionner et se rendre au camp d'Echegaray d'où il pourra gagner la côte et s'embarquer à bord d'un navire français préparé par M. de Gabriac.

Cette pauvre république qui se débat dans les convulsions et dans le sang, va se trouver bientôt engagée dans des difficultés inextricables avec les puissances étrangères. M. Miramon vient encore de jeter en prison M. Davis, l'agent de San Luis, et d'insulter impudemment M. Chabot, le consul de S. M. B. en cette ville. M. Otway a protesté énergiquement et demande satisfaction. Il est pas hors de propos de vous dire qu'il y a 18 jours, M. Otway a communiqué au gouvernement mexicain les instructions que lui transmises lord Malmesbury au sujet de la fameuse contribution de 15 mil. Le cabinet anglais a considéré la question au même point de vue que M. Forsyth et il exige une remboursement immédiat des sommes irrégulièrement exigées par cette loi. Mais, quelque soit le sujet britannique qui se pose entre les mains de M. Otway, le mexicain se termine par ces mots: "J'ai l'espoir que le gouvernement mexicain ne forcera pas l'Angleterre à adopter des mesures extrêmes par son refus de rembourser aux sujets de S. M. B. les sommes qui leur ont arrachées en vertu de cette loi."

On parle ici beaucoup d'une prochaine intervention européenne.

En réunant, le Mexique est à l'intérieur ruiné et ensanglanté par la guerre civile, à l'extérieur menacé de tous côtés; le gouvernement de Zuloaga est partout exécré et combattu; il n'a ni l'appui des populations ni les ressorts de la force que donne l'argent. En présence de pareilles difficultés, ce gouvernement doit nécessairement; et si la République veut se relever, il lui faut, sans fausse honte et sans tarder, chercher au dehors une alliance puissante et une protection qu'elle chercherait vainement en elle même.

***

FEUILLETON.

LES EMIGRANS
ROMAN PAR M. ELIE BERTHET.

IV.

LA RÉVÉLATION.—(*Suite*).

La mer et le ciel étaient toujours plongés dans un calme profond; cependant les nuages noirs envahissaient rapidement le zénith, et à l'horizon on apercevait comme un brouillard lumineux qui semblait courir à la surface des eaux. Le timonier, appuyé sur la barre, fournait fréquemment la tête vers cette sinistre lueur; mais quel qu'il pût en penser, il n'avait rien à faire, car le navire, immobile, n'obéissait plus au gouvernail.

Les jeunes filles paraissaient du reste tout à fait indifférentes aux variations menaçantes de l'atmosphère. Suzette Kretle sortit de ses réflexions, et dit à sa sœur avec un accent de cordiale franchise:

—Je ne crains rien, ma sœur, et si pour d'hui encore tu n'avais pas installé avec tant de force. Pauvre Albert! continua Kretle en soupirant, nous ne pourrons rien faire pour lui. Il n'avait pas reçu d'devant ces cruels avaux!